et abnégation à l'extension du règne du Christ ; ils évangélisent des âmes bien abandonnées ; ils travaillent donc certainement dans l'esprit de notre Vénéré Fondateur et ils font honneur à notre famille religieuse.

Jean PIETSCH, *O. M. I., assistant général.*



VICARIAT DU KEEWATIN

Mission Saint-Pierre, Lac Caribou.

Lettres du R. P. Egenolf à Mgr Charlebois.

Mission St-Pierre, le 8 mars 1930.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai quelques jours à moi et veux en profiter pour vous donner des nouvelles de notre Mission.

C'est un grand plaisir pour moi de vous dire que la santé du cher Frère DROUIN est bonne : comme de coutume, il fait tout l'ouvrage, avec beaucoup de zèle et de dévouement. Depuis qu'il est revenu de sa visite dans l'Est, où il a passé un mois environ l'été dernier, il a fourni une bonne somme de travail. Il travaille pour Dieu, c'est pourquoi il le fait sans relâche et sans découragement.

Depuis le mois de novembre, il s'est trouvé presque tout le temps seul ; mais il ne s'en plaint pas. Mes nombreuses et longues absences dans les camps de nos Indiens le privent de l'assistance à la sainte Messe et de la communion quotidienne, ainsi que des autres secours spirituels, mais il accepte ces sacrifices avec joie. Je l'admire parfois, le voyant se plier si franchement aux circonstances, quelquefois si pénibles, de sa vie solitaire. Ce que j'admire le plus en lui, c'est l'humeur

toujours égale avec laquelle il supporte tous mes défauts.

Il y a quelques jours, M. A. Lapensée m'a offert son garçon Wilfrid, revenu de l'Est il y a deux ans pour travailler avec son père. Votre Grandeur a dû entendre parler de ce jeune homme. Il a 17 ans et demi. Je l'ai accepté, afin qu'il tînt compagnie au bon Frère DROUIN pendant mes absences et l'aidât dans ses travaux. Le Frère en est très content. Sa présence adoucira l'amertume et la monotonie de la solitude du Frère et lui épargnera bien des fatigues. Wilfrid ne sera pas payé pour son travail : la Mission prend à sa charge la nourriture et le logement, et, en cas de besoin, l'habillement. Les services qu'il rendra ont bien plus de valeur.

Actuellement, le Frère et Wilfrid sont occupés à préparer le bois de chauffage pour l'hiver et le bois de construction pour le prolongement de la cuisine. Votre Grandeur m'avait permis, il y a quelques années, d'exécuter cette amélioration : en tout cas, elle ne coûtera à la Mission que quelques fatigues de bras et de jambes.

* * *

Un mot maintenant du ministère. D'abord, permettez-moi de vous parler de nos métis, qui habitent autour de la Mission. Je ne veux pas douter de leur bonne volonté à remplir leurs devoirs envers Dieu et le prochain, mais ce ne sont que de médiocres chrétiens, à cause de leur faiblesse et aussi d'une ignorance bien surprenante chez des gens qui entendent si souvent la parole de Dieu.

Les quelques blancs venus de la civilisation ont apporté une bonne dose de leur esprit et l'ont communiquée à nos métis, qui, à cause de leur mollesse et de la faiblesse de leur caractère, se sont laissé imbiber de cet esprit nouveau.

La vie facile d'autrefois a changé. Une petite somme de travail suffisait pour s'assurer le pain quotidien ; aujourd'hui, pour vivre comme les gens du monde, il faut travailler davantage. Travailler ou jeûner, tel est

le mot d'ordre maintenant : beaucoup le trouvent dur et incommode. Le côté matériel de la vie n'est plus le même au Lac Caribou, et c'est ce qui est le pire pour nos gens. Cette transformation n'a pas été sans influence sur leur moral, parce qu'ils n'ont pas appris à s'adapter aux circonstances nouvelles. En contractant dettes sur dettes chez les marchands de fourrures, ils sont devenus insolvables.

Pour augmenter leur gêne, les caribous ne sont pas descendus dans nos parages cet hiver ; la pêche d'automne et des premières glaces a été insuffisante. Se fiant à je ne sais quoi, ils ont été assez imprudents pour vendre aux Compagnies une grande partie de leur poisson à chiens, si bien que leurs chiens n'ont plus aujourd'hui que les os et la peau. Leur chasse aux fourrures a été presque nulle, de sorte qu'ils n'ont presque plus accès aux magasins. En un mot, leur sort est bien misérable cet hiver.

Plusieurs ont essayé de tenter la chance dans le grand Nord, à la chasse aux renards blancs. Cette entreprise, elle aussi, a été malheureuse. Aujourd'hui, la nourriture quotidienne des hommes comme des chiens dépend des hameçons. Heureusement, j'avais fait venir 500 grands et beaux hameçons, que j'ai distribués. C'est une pitié que de voir ces pauvres gens. Avec une miette de prévoyance, ils auraient pu rendre beaucoup plus supportable leur triste et grave situation. J'espère que cette rude leçon leur servira d'expérience pour l'avenir.

* * *

Allons maintenant chez nos Montagnais. Je viens de les visiter les uns après les autres. Depuis le mois de novembre, je ne me suis pas trouvé deux dimanches de suite à la Mission St-Pierre, étant en route dans les différents camps, au Nord et au Sud. J'ai vécu là une vie qui est bien belle... une fois passée. Seul, le désir de faire du bien aux âmes peut donner la force et le courage de mener une vie pareille.

Pour le moment, je suis fort content. La coupe servie par la divine Providence à son Missionnaire a été remplie et vidée jusqu'à la lie. Tout cela est dans l'éternité. Il ne me reste à faire que le voyage à l'entrée du Lac Caribou. Au mois de janvier dernier, lors de ma dernière rencontre avec le R. P. Guilloux, nous avions fixé notre seconde rencontre au même endroit pour le 16 mars. Je partirai donc d'ici le 12 pour ne pas manquer l'occasion. Ce ne sera certes pas un voyage de plaisir : mes pauvres chiens de traîne, qui ont parcouru au moins 2500 milles depuis le commencement de l'hiver, sont joliment épuisés ; leurs pattes sont à vif. Je les ai en pitié, mais ne puis les dispenser de ces autres 300 milles : après quoi, je les récompenserai par un long repos.

Non seulement mes chiens sont fatigués, mais moi-même, je me ressens de mes longs et pénibles voyages de cet hiver. Mes jambes de 54 ans ne veulent parfois plus faire les sauts auxquels elles étaient accoutumées. Je les console en leur faisant miroiter la perspective du repos éternel. L'éternité est si longue pour se reposer, leur dis-je... Mais elles me répondent, comme quelques-uns, pour se moquer de moi : « Cet homme parle comme un livre. »

Quoi qu'il en soit, après avoir passé les meilleures années de ma vie dans le rude labeur apostolique des Missions du Nord, je ne refuse pas d'achever ma carrière dans ce petit coin abandonné du Lac Caribou. Malgré mes misères presque sans nombre et sans nom, je me sens heureux. Un seul sacrifice me paraît difficile à supporter : c'est la privation de l'absolution sacramentelle hebdomadaire. Ah ! si je pouvais me confesser et recevoir la sainte absolution chaque fois que je le désire, je serais le plus heureux du monde.

Sachant que vous souffrez presque autant que moi de ces peines, je ne veux pas vous en importuner davantage. *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum !* Le bon Dieu, je l'espère, saura enlever de mon âme la poussière qui s'y dépose tous les jours...

Croyez-moi, mon voyage à l'entrée du Lac Caribou

ne m'effraie pas, et si j'avais à traverser un brasier ardent, je n'hésiterais pas un instant. Puisque, avec le secours de Dieu, je puis braver des misères connues seulement de lui pour secourir les âmes de nos Indiens, pourquoi n'endurerais-je pas les fatigues d'un voyage de 300 milles, lorsqu'il s'agit de la mienne ?

* * *

Pour finir, un mot du matériel de notre Mission.

Autant que j'en puis juger, je ne vois rien d'alarmant. Je ne joue pas avec les choses qui me sont confiées, mais essaie de les administrer de mon mieux. Sans être un brasseur d'affaires, je tâche d'inscrire fidèlement dans mes cahiers les recettes et les dépenses, dans la crainte de l'Inspecteur suprême de mes comptes, qui est Dieu.

Notre plus grand bonheur est de vivre en pauvres. Nous l'avons promis au jour de notre Oblation et nous voulons tenir notre serment. Le travail quotidien pourvoit à notre subsistance et Votre Grandeur, par son Econome dévoué, nous fournit ce que nous ne pouvons nous procurer nous-mêmes.

Notre résidence, sans être belle, est habitable et chaude. Notre église et notre chapelle de maison sont en ordre : je défie n'importe qui d'y trouver un linge sale ou déchiré. Le zélé Frère Drouin est beaucoup trop strict pour risquer de se faire blâmer : c'est lui qui s'en occupe et je vous assure que cela compte. La blancheur de la nappe d'autel et des linges qui servent au saint sacrifice me rappelle hautement la nécessité de garder la blancheur de mon âme, pour célébrer dignement, ou plutôt moins indignement, les saints mystères.

Votre Grandeur, avec son infatigable et charitable Econome, a voulu me jouer un fameux tour. J'avais si peur des dépenses à faire pour me procurer un nouvel harmonium, et voilà que le bon Père Econome m'annonce un harmonium et met entre parenthèses : « Don de Monseigneur ». J'ai relu ce passage deux fois, pour être sûr de ne pas me tromper. J'avais annoncé à grands cris

à mes gens l'achat futur d'un harmonium et les avais fortement priés de me venir en aide par leurs oboles. J'ai déjà reçu un peu d'argent, que je vous enverrai par la première occasion sûre. Faut-il que j'arrête maintenant la générosité de ceux qui veulent me donner leur quote-part pour l'harmonium ? J'accepterai tout ce qu'on me donnera, et peut-être pourrez-vous, si vous le voulez, acheter un autre instrument pour une Mission pauvre qui en aurait besoin ?

Priez beaucoup pour moi et bénissez-moi. Votre fils dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. L. Egenolf, *O. M. I.*

Entrée du Lac Caribou, 16 mars 1930.

Monseigneur et bien-aimé Père,

J'ai le plaisir de pouvoir vous dire que j'ai pu me rendre à temps à l'entrée du Lac pour y rencontrer le R. P. Guilloux. Les misères d'une méchante traversée du Lac Caribou pendant quatre jours ont été amplement compensées par la grâce d'une bonne confession et d'une sainte absolution. J'ai bien remercié le bon Dieu pour ces faveurs, qui me fortifient et m'encouragent en vue de l'avenir. J'avais grand besoin des secours de Dieu après mes nombreuses et longues courses apostoliques dans les camps des Indiens. Je me trouvais fatigué de corps et d'âme. Mes Indiens ainsi que mes métis m'avaient rendu le cœur bien gros par leur plus ou moins grande indifférence en matière de religion.

La période de mes voyages ordinaires dans le grand Nord est finie pour cette année. J'en suis content, car mes chiens n'en peuvent plus, ni moi non plus. Un petit repos ne peut nous faire que du bien. Je profiterai de mon séjour à la maison pour garder et goûter ma cellule, pour me prêcher à moi-même une bonne retraite et mettre en ordre mes cahiers, sur lesquels se sera déposée une couche de poussière de trois semaines.

Le R. P. Guilloux m'a fait part d'une bien triste

nouvelle, reçue par radio au Lac Pélican : « Ecole de Cross Lake brûlée ; dix personnes ont péri. » Quelle nouvelle terrible ! Plaise à Dieu qu'elle soit fausse ! J'en ai le cœur déchiré. Que les voies de Dieu sont incompréhensibles ! Plus on veut faire le bien, plus l'épreuve fond sur nous. Si cette nouvelle est exacte, je baise après vous la main de Dieu, notre Père, qui nous inflige cette plaie au cœur. Je partage toutes les souffrances de votre cœur charitable, d'où est sortie cette œuvre devenue la proie des flammes.

Cependant, *aquæ multæ non potuerunt exstinguere caritatem.* Le feu apostolique de nos cœurs de Missionnaires ne s'éteindra qu'à notre mort, pour s'allumer de nouveau là-haut, avec une force encore plus grande. Prions les uns pour les autres, afin que Dieu rende nos âmes inébranlables pour les épreuves futures, car nous en aurons jusqu'au dernier souffle. NN. SS. Taché, Grandin, Langevin, etc., pour arriver au lieu de leur éternel repos, ont dû traverser le même creuset de misères que nous traversons à notre tour. En fils affectueux, je me permets de vous dire : « Consolez-vous ! les pertes matérielles ne sont pas irréparables : *per aspera ad astra !* »

Après-demain, je m'en retournerai chez moi par la Rivière-aux-Lièvres, afin d'y inspecter nos marchandises, arrivées dans la première quinzaine de mars. Si mes chiens ne font pas trop de grimaces et si je puis moi-même chausser les raquettes pour trois jours, je chargerai plusieurs de nos pièces.

Je retourne donc dans ma profonde solitude du Nord, content et heureux, sachant que j'y retrouverai le Dieu de mon cœur et les âmes, que j'aime en Dieu. J'y retrouverai aussi un Frère dévoué et charitable, qui est pour moi comme un rayon de soleil dissipant souvent les nuages sombres et tristes de ma solitude. *In Cruce salus,* me prêche-t-il, non en paroles, mais en actes. Le bonheur consiste dans la souffrance : pourquoi le mien ne serait-il pas là aussi ?

Bénissez-nous et priez pour nous ; demandez pour

nous l'esprit de la fraternelle concorde et le goût des choses surnaturelles.

Votre fils affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. L. EGENOLF, *O. M. I.*



VICARIAT DU YUKON

Mission d'Atlin.

Lettre du R. P. Joseph Allard à son frère.

Fort St-James, B. C., 3 novembre 1929.

BIEN CHER FRÈRE,

La Mission d'Atlin a été secourue. J'ai pu y passer cinq mois. Pareille visite prolongée n'avait pas eu lieu depuis 19 ans. Blancs et sauvages en ont profité : deux couples irréguliers de sauvages ont été mariés et admis aux sacrements ; un sorcier centenaire s'est converti ; plusieurs Indiens retardataires ont repris les pratiques chrétiennes.

Les blancs aussi se sont rapprochés de l'église : un vieil Italien a communié pour la première fois depuis qu'il avait quitté son pays, c'est-à-dire quarante ans.

A White Horse, une femme vient me trouver en pleurs et me dit que son mari ne pratique pas sa religion et se débauche. « Faites la sainte Communion trois jours de suite », lui dis-je. Le dimanche soir, son mari était à la prière. Je lui frappe sur l'épaule : « Je pars dans « deux jours et il n'y aura plus de prêtre dans le pays « tout l'hiver. Tu ferais donc bien de recevoir les Sacre- « ments avant mon départ. Je t'attends demain matin. » — « J'y serai, Père. » — « Pendant que tu y es, tu ferais « bien de communier les deux matins. » La pauvre femme,